

Regard sur les pratiques de l'espace des adolescents dans les grands ensembles

A propos d'une étude réalisée par le CODEJ sur l'usage des lieux publics par les adolescents

Marie-Pierre LEFEUVRE
CSTB, 4, avenue du recteur Poincaré
F-75782 Paris Cedex 16
France*

Résumé

Cet article rend compte d'une étude réalisée par le CODEJ sur certaines pratiques de l'espace, propres aux adolescents, dans plusieurs grands ensembles français. En préambule sont présentés les objectifs de ce travail et les choix qui ont guidé la démarche. L'étude, fondée sur l'observation, débouche sur des conclusions opératoires, destinées aux concepteurs et aux gestionnaires d'espaces et d'équipements publics. Elle les incite à tenir compte des habitudes des adolescents dès lors qu'ils interviennent sur un lieu dont ceux-ci sont usagers; elle fournit des éléments de méthode pour connaître ce qu'ils peuvent attendre d'un équipement leur étant affecté.

Summary

This article reports on fieldwork that was done among young inhabitants of five "grands ensembles" situated in France. The objectives of the work and the choices made to orientate the study are related. The study is based on observation and reaches practical conclusions that may be used by planners and managers of public spaces and equipments. It is suggested that these specialists should take account of the adolescents' everyday practices. As users, adolescents have specific expectancies and the article proposes methodical elements that may be used in order to identify these.

1. Introduction

En 1986, le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports commandait au CODEJ une étude sur "les jeunes" dont les conclusions, en forme de recettes, devaient servir à guider la conception d'équipements collectifs destinés à cette catégorie d'usagers. La commande fut quelque peu détournée de cet objectif initial: elle n'aboutit pas à l'élaboration d'un catalogue de réponses modèles aux besoins de la jeunesse, mais donna lieu à une enquête sur certaines manières adolescentes de pratiquer l'espace dans les quartiers d'habitat social collectif; l'observation des conduites, les interviews réalisées dans les lieux publics de cinq grands ensembles (situés dans les banlieues de plusieurs villes françaises: Paris, Bordeaux, Montbéliard, Clermont-Ferrand), débouchèrent

* réalise sa thèse de Doctorat en urbanisme, grâce à un financement CSTB/CNRS, Laboratoire Théorie des Mutations Urbaines (Institut français d'Urbanisme, Université de Paris VIII).

sur la réalisation d'un guide pratique destiné aux maîtres d'ouvrage, maîtres d'oeuvre et gestionnaires d'équipements ou d'espaces publics dans ce type de quartier.

La finalité de ce document est double: montrer pourquoi il est nécessaire de tenir compte des adolescents lorsqu'on intervient sur un espace dont ils sont usagers; conseiller ceux qui envisagent un projet destiné à cette catégorie de population. Sans avoir la forme attendue d'un répertoire de modèles, il propose des éléments de méthode qui peuvent permettre d'éviter certaines erreurs de programmation et de conception. Avant d'en résumer la teneur, il n'est sans doute pas inutile de relater le cheminement qui nous conduisit de la commande au projet d'étude proprement dit.

2. De la commande au projet d'étude

Une voie était tracée que nous aurions dû suivre. Elle nous aurait entraînés vers un espace utopique, produit de l'imaginaire concepteur, où chaque besoin doit trouver le moyen de se satisfaire.

Nous aurions pu opter pour ce voyage en des lieux fictifs. Jouissant de notre statut d'expert, nous y aurions projeté de nouveaux modèles d'équipement destinés à un type d'usagers à inventer lui aussi: la jeunesse. Réalisme ou modestie? Nous avons pensé qu'il valait mieux opter pour une autre démarche. Il fallut en convaincre les commanditaires de l'étude: la logique allant de besoins spécifiques à des modèles d'équipements idoines devait être abandonnée.

La raison majeure en est évidente et nous sert d'argument: même si la jeunesse est plus qu'un mot¹, assurément elle ne saurait désigner une catégorie distincte d'usagers, caractérisés par des besoins spécifiques.

Il n'y a pas lieu de développer ici une critique de la notion de jeunesse qui ne ferait que reprendre les résultats de celles qui furent déjà accomplies (cf notamment Perrot *et al.*, 1986). Il suffit de rappeler que les limites de la classe d'âge à laquelle elle correspond sont incertaines; et qu'une jeune génération est formée d'individus dont le seul point commun est souvent leur date de naissance. Concrètement, l'inconsistance de la catégorie de population ciblée rendait caduc le projet d'étude tel que le définissait la commande. Une autre approche, conforme aux problématiques habituelles du CODEJ, fut alors proposée.

Nous étions convaincus que certaines manières adolescentes de pratiquer l'espace méritaient d'être mieux connues et respectées par ceux qui s'efforcent de les encadrer (de les gérer, de les contenir); cette commande était donc une occasion à saisir. Elle nous permettrait d'oeuvrer pour la reconnaissance d'usages trop souvent ignorés ou considérés seulement comme des causes de nuisance.

Le projet ne consistait plus à identifier d'hypothétiques besoins mais à partir en quête de pratiques singulières. La démarche était aventureuse, mais nous ne devons pas nous y engager à l'aventure. Nous voulions explorer des "espaces vécus"; il fallait donc repérer des lieux fréquentés par des adolescents et accessibles au futur enquêteur: espaces publics, équipements collectifs ou parties communes de l'habitat.

Le choix de nos terrains d'enquête n'eut rien d'un procédé scientifique de sélection, et nous ne cacherons pas le parti qui l'a orienté. Une enquête par questionnaires fut d'abord effectuée auprès de professionnels de la jeunesse, adhérents au CODEJ ou

¹ Nous faisons allusion à l'article intitulé: "La jeunesse n'est qu'un mot" (Bourdieu, 1980).

appartenant au réseau de ses correspondants. Il était demandé à chacun de nous suggérer un lieu qui, de son point de vue, mériterait de figurer parmi les cas étudiés (soit parce que des adolescents se l'étaient appropriés, soit parce qu'il avait fait l'objet d'une expérience originale de construction, d'aménagement, ou de gestion destinée à satisfaire cette catégorie d'utilisateurs) et de le décrire succinctement.

Une option fut prise qui permit de retenir cinq lieux parmi la centaine de propositions qui nous était parvenue. Nous choisissons des exemples différents mais situés dans un même type de contexte: des grands ensembles construits entre la fin des années 1960 et le début des années 1970. La plupart des jeunes habitant ces quartiers avait été témoin de l'obsolescence des cités modernes de leur enfance. Ils avaient contribué à perturber le bel ordre fonctionnel dans lequel la vie les avaient plongés. Entre parkings et logements trop étroits ils avaient tenté de se trouver une place. Leurs revendications, exprimées souvent par des attitudes violentes, suscitaient plus d'hostilité que de compréhension. Il nous a semblé que la cause de ces jeunes méritait d'être entendue.

3. Présentation de la population étudiée

Héritiers des "apaches" des débuts du siècle, les adolescents des grands ensembles font l'objet d'un mythe médiatique (Le Matin des premières années du 20^{ème} siècle comportait une rubrique intitulée "Paris Apaches"). Comme eux, ils ont pris place à la une des journaux. Leurs "paroles", entre guillemets, sont utilisées pour authentifier des propos de journalistes sur les conditions de vie dans les banlieues dortoirs. Peu à peu, sous les caméras, les prospects des grands ensembles sont devenus une scène sur laquelle ils interprètent le rôle de jeunesse dangereuse.

Depuis le début des années 1980, l'Etat et les édiles se penchent sur ce nouveau produit des grands ensembles pathogènes. Jeunesse dangereuse, mais aussi jeunesse en danger (menacée par la drogue, le chômage...), elle fait l'objet d'une surveillance toujours plus zélée. D'urgence, on s'efforce de trouver des réponses à ses besoins criants. La "grille Dupont" (qui avait prescrit des m³ d'équipement et d'espace vert en proportion du nombre de logements) n'ayant pas tout prévu, on supplée les manques en créant de nouveaux équipements: espaces consacrés à la formation, à la distraction, à l'expression des jeunes (salles de répétition musicale, "cafés associatifs", terrains de moto-cross, tables de ping-pong scellées sur les pelouses des espaces verts dégradés...).

A en croire les hommes politiques et les journalistes, la vie des jeunes dans les grands ensembles n'est que "Bruit et fureur",² ou, à l'inverse, passivité et inertie. Notre étude leur répond qu'ils ont eux aussi leur quotidien, de conduites banales et de petits actes silencieux.

Alors que la génération des grands ensembles (formée d'adolescents nés dans ces quartiers, ou qui y demeurent depuis leur petite enfance) devient un problème social, des sociologues commencent à s'y intéresser. Etudiant ses modes d'action collective, ses pratiques "marquées par l'incertitude, le flottement, la formation de réseaux fragiles..." (Dubet, 1987, 10), ils notent l'importance de certains espaces, réceptacles de formes de sociabilité propres à cette population, et support de sa quête d'identité.

² Référence au titre d'un film de 1987, de J.C. Brisseau, qui relate la vie d'un adolescent dans un grand ensemble.

Quels sont ces lieux de rencontre? Quelles sont leurs caractéristiques? Pourquoi des jeunes les ont-ils élus? L'idée qui dirigea l'enquête vint de ces interrogations.

Mus par la volonté d'y répondre, nous avons suivi des adolescents dans leurs quêtes d'espace, hors du logement familial. Ils avaient été enfants des espaces verts et des parkings de leurs cités sans rues. Ils y étaient restés et y resteraient tant que le travail ne les ferait pas entrer dans le cycle quotidien des migrations pendulaires. Par la force des choses, ces grands ensembles étaient devenus les leurs. Ils s'y étaient attachés. Nous avons essayé de comprendre leurs manières de les habiter.

4. La démarche d'enquête

Utilisant au mieux les moyens que nous offrait la commande (en temps et en argent), nous nous sommes laissés conduire par des adolescents dans l'espace de leurs pratiques quotidiennes, répondant à leurs invites, les suivant parfois à leur insu. Saisir leur "vécu" malgré le court délai prévu pour chaque enquête de terrain nécessita quelques ruses. Nous ne tenterons pas de justifier nos astuces en leur donnant a posteriori le nom trop noble de méthode. Même si les recherches de J.F. Augoyard furent pour nous un exemple précieux, notre travail est insignifiant face à sa démarche patiente et rigoureuse. Le temps de l'étude était trop court pour que nous puissions le suivre "pas à pas". A sa manière, nous nous sommes pourtant efforcés d'explorer "l'espace vécu au rythme du temps vécu" (Augoyard, 1979, 7).

Nous avons voulu suivre ce conseil: "L'interprète doit se fondre dans la quotidienneté et s'interdire tout découpage analytique prématuré, toute abstraction hâtive, patienter et persister auprès des expressions de la quotidienneté, en s'attardant dans l'intime et le familier, en laissant enfin au récit de "vécus" la forme expressive qui lui est propre et sans laquelle il n'aurait pas de sens. Avant de rechercher les "pourquoi", ne faut-il pas laisser s'exprimer les "comment" dans le style qui leur est propre?" (*op. cit.*, 161)

Munis de plans, d'un magnétophone et d'un appareil photo, modestement nous sommes partis à la recherche de jeunes habitants. "Habiter, c'est configurer l'espace" affirmait J.F. Augoyard; c'est dans l'espace configuré par les pratiques que nous voulions pénétrer.

Chaque fois notre point de départ était un lieu précis, préalablement repéré: un équipement affecté aux jeunes, ou un lieu de rencontre choisi par eux. Patiemment, plusieurs jours d'affilée (le temps consacré à chaque étude de terrain variait de quatre jours à une semaine), nous nous postions à cet endroit, à l'affût du moindre "événement": un jeune homme attend, un groupe le rejoint, ils s'éloignent ensuite vers le centre commercial; chaque jour l'heure d'affluence sous le porche de l'immeuble qui marque l'entrée de la cité est 18 heures précisément. Ce type d'anecdotes, minutieusement consignées, constitua l'essentiel de nos sources.

Notre travail d'observation, centré d'abord sur des espaces particuliers, nous conduisait ensuite à découvrir d'autres lieux de rencontre; il suffisait de suivre les jeunes au gré de leurs allées et venues. Chaque fois, nous voyions ainsi se dessiner un réseau de points (lieux de rassemblement de groupes informels, "QG" de bande, lieux habituels de rendez-vous, etc) reliés entre eux par des cheminements. Représenté sur un plan, il nous montrait une autre image du quartier, celui que configuraient les pratiques adolescentes.

Bien entendu, notre présence était presque toujours remarquée et n'allait pas sans perturber les habitudes. L'observation directe a ses limites et nous ne pouvions pas "tout" voir. Les filatures s'interrompaient souvent au seuil de repaires bien gardés. Toutefois, les relations familiales établies avec certains jeunes nous permirent de percer quelques mystères; et grâce à eux, nous eûmes parfois le privilège de visiter des cachettes en principe strictement réservées aux membres de leur bande.

5. Réflexions sur quelques pratiques observées

Il serait trop long de faire dans ces pages un compte rendu complet des cinq études de cas. Nous nous contenterons de donner un aperçu des résultats de nos enquêtes, en présentant quelques exemples significatifs. Et nous ferons part des réflexions qu'ils nous inspirent.

Afin de s'efforcer à un regard compréhensif sur les usages observés, nous convoquons une autre référence éclairante. Les pratiques adolescentes ne s'inscrivent-elles pas dans la très longue histoire des "arts de faire avec", des ruses inventées par les cultures populaires, des tactiques "déterminées par l'absence de pouvoir", décrits par M. De Certeau (1980)?

Ne doit-on pas y reconnaître de ces "mille façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre, c'est à dire l'espace institué par d'autres, (qui) caractérisent l'activité subtile, tenace, résistante de groupes qui, faute d'avoir un propre, doivent se débrouiller dans un réseau de forces et de représentations établies".

Ne sont-elles pas faites de stratagèmes dans lesquels "il y a un art des coups, un plaisir à tourner les règles d'un espace contraignant"? (De Certeau, 1980, 59-60)

Les usages adolescents peuvent sûrement être interprétés comme des détournements, des coups de maître dans l'art de saisir l'occasion. Les adolescents se bricolent des "cachettes" dans "l'espace panoptique" du grand ensemble. Leur enfance dans la cité semble leur avoir enseigné les mille et une manières d'échapper au cadre minutieusement préparé pour contenir leurs pratiques: "ces beaux chalets, entièrement vitrés (dont) on voyait tout l'intérieur en passant. L'un était une bibliothèque, avec des tables et des chaises modernes (...), on s'asseyait là et tout le monde pouvait nous voir en train de lire; un autre, en bois qui imitait la campagne, était marqué: "Maison des jeunes et de la culture", les jeunes étaient dedans, garçons et filles, on pouvait les voir au grand jour. Ici on ne pouvait pas faire le mal...". (Rocheport, 1961, 127)

Les pratiques adolescentes ne s'y sont pas laissées prendre. Elles se jouent des limites que veut leur imposer l'espace planifié:

- Elles débordent les équipements et envahissent leurs entours. Elles s'inventent des supports et s'abritent où elles peuvent: murets, abribus, et bancs publics, mais surtout entrées des immeubles d'habitation. La sociabilité née dans l'enceinte de l'établissement scolaire, de l'équipement sportif ou socio-culturel, ne s'interrompt pas dès le seuil franchi.
- Elles ne se sont pas laissées loger. Ne trouvant pas de lieux appropriés dans le logement familial, elles se sont nichées ailleurs: l'entrée du bâtiment devient un lieu de réception préféré au vestibule de l'appartement. Des locaux désaffectés, ou désertés (caves, locaux collectifs résidentiels) sont transformés en espaces intimes: repaires de bandes ou nids d'amour.

- A ces exemples, il faut ajouter les parcours, jamais linéaires et entrecoupés de poses; et l'usage de "véhicules", plus ludiques que fonctionnels, qui perturbent l'ordre des circulations ("bicross", "skate-board", "roller-skate"). Tacticiens, les usages adolescents le sont aussi dans leur dextérité à se saisir d'occasions.
- La nuit est le temps propice des appropriations clandestines. Le préau d'une école est subrepticement pris d'assaut, l'aire de jeu désertée par ses usagers attirés devient le cadre d'une fête de plein air.
- L'hiver, les squatters se savent protégés par la loi. Des appartements vides sont secrètement investis...

E: "C'est pas qu'on habite vraiment chez nos parents, il y a plein d'appartements vides... En hiver on hiberne dans plusieurs appartements et en été chez nos parents... Parce qu'en hiver ils ne peuvent pas nous expulser, c'est vrai, on a le droit de chercher..."

G: Dès qu'on trouve un appart vide, on squatte dedans.

F: On l'aménage. (...)

G: Le tralala pour rentrer!

E: Il faut faire beaucoup de choses pour rentrer!

F: C'est top secret : on peut pas les trouver."

(extrait d'une conversation enregistrée avec trois individus, âgés de 19 à 21 ans)

Ces quelques exemples rendent partiellement compte des résultats de nos investigations: modes d'appropriation des espaces dits de proximité, pratiques des jeunes dans les lieux publics de leurs quartiers. Certes, le réseau de leurs endroits de prédilection s'étend bien au-delà, notamment vers les lieux de consommation qui exercent (sur eux aussi) une force centripète: les centres villes ou leurs succédanés, hypermarchés, grands centres commerciaux... Mais notre travail a porté essentiellement sur les formes d'usage des espaces résidentiels. Les conseils pratiques qui procèdent de cette étude s'adressent donc principalement aux responsables de l'aménagement et de la gestion de quartiers d'habitat collectif.

6. Conclusions pratiques de l'étude

Dans le guide pratique qui conclue ce travail, nous nous sommes gardés de transcrire nos observations en "représentations conceptualisables et manipulables" (Augoyard, 1979, 170) qui les auraient fait passer de l'ordre des pratiques particulières à celui des besoins: les conclusions ne devaient rien prescrire. Les usages portés à la connaissance des planificateurs et des gestionnaires risquent toujours de se voir traduits dans leurs langages réducteurs. Les pratiques de certains jeunes, peuvent devenir besoins types d'une catégorie d'usagers. Nous avons en tête l'exemple du sort qu'avaient fait subir aux pratiques enfantines les bonnes intentions d'aménageurs d'espaces publics: après les avoir longtemps ignorés, ils leur avaient attribué de pauvres aires de jeux. Il fallait donc éviter de présenter les conduites observées comme des catégories d'usages correspondant à des fonctions répertoriées et insister sur leur singularité.

"Une sympathie active pour la vie essentielle de l'endroit en cause", cette formule empruntée à P. Geddes (1915) résume bien l'esprit des recommandations que nous adressons aux concepteurs et aux gestionnaires d'espaces et d'équipements publics, dans le document de synthèse intitulé "Des lieux pour les jeunes" (il sera bientôt publié par le Ministère demandeur de ce travail).

En d'autres termes, nous les engageons à poser sur l'espace et ses jeunes habitants un regard compréhensif avant d'y projeter leurs propres représentations.

Nous incitons à une connaissance des pratiques adolescentes sans pour autant fournir de techniques d'enquête prêtes à l'emploi. L'essentiel est d'exhorter nos lecteurs à un questionnement, en leur montrant qu'il s'agit d'un préalable nécessaire à toute décision (de programmation, de conception, ou de gestion): *quelles sont les satisfactions recherchées par les adolescents concernés par un projet? Quels sont les usages à respecter? Quelles pratiques cherche-t-on à promouvoir? etc.*

L'observation directe est suggérée comme un moyen (et non le seul) de répondre à ces interrogations, dont les études de cas montrent l'intérêt. Un regard curieux repère facilement les lieux investis par les adolescents. Tout projet destiné à cette catégorie de population (exclusivement ou non) gagne à en tenir compte: il s'inscrira dans ce contexte. Soit il viendra perturber le réseau de leurs lieux d'élection, soit il consacra une appropriation spontanée. L'enquête nous a permis de constater que les interventions aveugles ont toujours des effets pervers. La plupart des erreurs de programmation notamment, sont dues à l'ignorance de cette géographie de l'espace vécu dont le CODEJ ne cesse de faire l'apologie. Celles-ci sont rapidement sanctionnées: le vandalisme ou la désertion de nombreux équipements récents en témoignent.

Notre travail a mis en évidence la force tenace qui semble caractériser les pratiques adolescentes. On doit en tirer un enseignement élémentaire: il vaut mieux compter avec elles que miser sur leur docilité.

Ainsi, les visées coercitives consistant à supprimer une pratique jugée nuisible, se heurtent-elles toujours à des résistances. Murer des caves ne suffit pas à empêcher les actes illicites ou les tentatives pour échapper au contrôle social; poser des digi-codes aux entrées des bâtiments envahis par les lycéens ne les retient pas longtemps de s'y introduire à nouveau.

Pour conclure notre plaidoyer en faveur de l'observation des pratiques adolescentes nous donnerions volontiers ce dernier argument: la tactique est sans discours. Son effet est "la décision même, acte et manière de saisir l'occasion" (De Certeau, 1980, 21). C'est pourquoi, les procédures de "concertation" destinées à faire dire aux jeunes ce qu'ils attendent d'un projet d'aménagement donnent souvent de si piètres résultats. Les besoins, s'ils existent, s'expriment surtout dans les manières de faire. Les actes disent toujours davantage que les réponses à un questionnaire.

L'approche des pratiques de l'espace que nous avons nous-mêmes choisi d'utiliser n'est pas la seule possible. En montrant le profit qu'on peut tirer d'une observation attentive des usages, nous voulons signifier que la compréhension subjective est la condition essentielle d'une intervention réussie. Les adolescents nous invitent à sortir des sentiers battus. Il revient à chacun de trouver ses propres moyens d'accéder à une compréhension de leurs comportements et de leurs attentes: aucune méthode scientifique ne peut garantir la réussite d'un projet.

Afin d'illustrer ces remarques, nous citerons deux réalisations exemplaires, rencontrées sur les terrains d'enquête, dont le seul secret semble être la curiosité et

l'imagination dont leurs maîtres d'oeuvre ont fait preuve. Sans véritable étude préalable, mais avec une remarquable intuition, le paysagiste de société d'HLM 3F, est parvenu à créer des espaces intimes en pied d'immeubles (dans un groupe de logements situé à Bagneux, en région parisienne). Certains d'entre eux ont été conçus de façon à procurer à de petits groupes d'adolescents la possibilité de s'isoler, sans échapper cependant au regard de la collectivité (une table, abritée, entourée de végétation par exemple).

Grâce à des procédés originaux, un architecte sut amener des adolescents à participer à l'élaboration d'un projet d'équipement de quartier (pendant la phase de l'avant-projet principalement). Refusant la méthode de l'enquête par questionnaires souvent utilisée pour connaître les attentes de futurs usagers, le maître d'oeuvre imagina plusieurs moyens pour communiquer avec le groupe d'adolescents; il projeta par exemple des diapositives représentant des oeuvres d'art, des objets artisanaux et des productions architecturales de différentes civilisations, de façon à amener les jeunes spectateurs à exprimer des avis esthétiques concernant la forme du futur bâtiment (la "Maison pour les jeunes" de Croix-de-Neyrat/Champratel dans la banlieue de Clermont-Ferrand).

7. Conclusion

En écrivant cet article, notre intention était surtout de suggérer des pistes de réflexion. Les pratiques des adolescents invitent à la critique (architecturale, urbanistique) et ouvrent de nouvelles perspectives de recherche. Elles mettent en cause la démarche qui trop souvent préside à un projet de construction ou d'aménagement (recherche sommaire des besoins auxquels le projet devra satisfaire, réponses normatives...); elles mettent en évidence la pauvreté de quartiers résidentiels qui ne sont que des ensembles de logements juxtaposés, où entre espaces publics et espaces privés n'existe aucune transition, aucun prolongement de l'habitat; elles montrent qu'il est nécessaire de penser les relations entre les équipements et leur contexte.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGOYARD, JF. (1979), "Pas à pas" (Seuil, Paris)
 BOURDIEU, P. (1980), "Questions de sociologie" (Minuit, Paris), 143-154.
 DE CERTEAU, M. (1980), "L'invention du quotidien" (10/18, Paris).
 DUBET, F. (1987), "La galère: jeunes en survie" (Fayard, Paris).
 GEDDES, P. (1915), "Cities in Evolution" (Williams & Norgate, Londres).
 PERROT, M. *et al.* (1986), "Les jeunes et les autres. Contribution des sciences de l'homme à la question des jeunes" (CRIV, Vaucresson).
 ROCHEFORT, C. (1961), "Les petits enfants du siècle" (Grasset, Paris).
 VIDAL-NAQUET, P. (1985), Repaires urbains hors cité, *Les Annales de la recherche urbaine*, (1985) n° 27, 69-75.